

1279. 146.

LE LABOUREUR

OU

TOUT POUR LE ROI!

TOUT POUR LA FRANCE!

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. THÉAULON, DARTOIS ET DE RANCÉ,

REPRÉSENTÉE A PARIS SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS PAR
LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 24 AOUT 1823,
VEILLE DE LA FÊTE DE S. M.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 50 CENT.  
~~~~~



PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE
ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ M^{me}. HUËT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE ROHAN, N. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI.

ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL

1823.

128786-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE ROI ROBERT..... M. ARMAND.
 LE COMTE D'EPREVAL ... M. DESMOUSSEAUX.
 ENGURRAND, page du roi.. M^{lle} DUPONT.
 ROGER, autre page..... M^{me} MENJAUD.
 JEAN, laboureur..... M. DEVIENY.
 BLAISE, autre fils de Jean. M. MONROSE.
 MAURICE, fils de Jean, militaire,
 au service du roi..... M. FIRMIN.
 FLORETTE, fille de Jean..... M^{lle} MARS.
 UN OFFICIER..... M. CAZANÈVE.
 Courtisans.
 Soldats.
 Garçons de ferme.
 Villageois.

La scène se passe à l'entrée de la forêt de Compiègne.

Nota. Le fonds de cette pièce est tiré d'une comédie Espagnole intitulée le Sage dans sa retraite. Bien qu'elle ait été représentée le jour de la Saint-Louis, en supprimant le divertissement de la fin, on peut la représenter en tout temps.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.



IMPRIMERIE DE MOCQUET.

LE LABOUREUR,

COMÉDIE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un paysage dont les principales parties offrent à droite de l'acteur, l'entrée de la forêt; à gauche l'extérieur d'une ferme avec ses accessoires; du même côté, sur le devant, est un berceau sous lequel sont une table et des bancs de bois; un simulacre de charrue est près du berceau.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORETTE, *sortant de la ferme.*

LE ROI chassé dans la forêt, je voudrais bien le voir; ce doit être beau le Roi, si j'en juge par le seigneur Enguerrand, son page!.. mais le son du cor s'éloigne, et je n'ose aller seule au rendez-vous de chasse; il n'est pourtant pas très loin... au bout de l'avenue... là, tout près... ah! si j'osais.

(Elle s'avance vers la forêt.)

SCÈNE II.

FLORETTE, BLAISE.

BLAISE.

Où allez-vous, mamselle?

FLORETTE.

Moi? je me promène.

BLAISE.

A la bonne heure... je croyais que vous alliez voir la chasse.

FLORETTE.

Oh! non, mon frère... notre père l'a défendu.

BLAISE.

Oh! je le sais bien; quelquefois il me dit: (*déclamant.*) Les grands sont comme le soleil, il ne faut pas les regarder en face, de peur d'en être ébloui!

FLORETTE.

Mon frère? un page, c'est-il un grand?

BLAISE.

Est-ce que tu aurais vu un page, par hasard?

FLORETTE, *en confidence.*

Oui.

BLAISE.

Eh bien! confidence pour confidence; malgré la défense de notre père, l'autre jour, moi, j'ai vu dans la forêt...

FLORETTE.

Le Roi?..

BLAISE.

Non; mais les plus belles dames de la cour; il y en avait de toutes les couleurs. Je marchais dans le bois sans songer à rien, et en me dirigeant sur le son du cor pour voir la chasse, lorsqu'au détour de la grande avenue, j'entends tout-à-coup rire derrière moi, je me retourne et je vois une douzaine de dames, toutes reluisantes d'or et de pierreries, qui étaient assises sur le gazon, elles riaient de moi; j'étais resté immobile de surprise et de plaisir, et je ne pouvais plus avancer ni reculer, quand un petit garçon tout doré vint à moi.

FLORETTE.

C'était peut-être un page?

BLAISE.

Ça se peut bien, car il avait l'air sournois en diable. Il me prit par la main et me conduisit au milieu de toutes ces belles princesses qui en me reluquant de la tête aux pieds, se mirent à rire encore plus fort; alors la plus belle fit un signe de la main et les autres ne furent

plus si gaies ; avec ça il y en avait qui se cachai^{ent} un peu pour rire toujours. . . La belle dame me dit d'une voix douce , douce comme cela : « Mon ami , êtes-vous de ces campagnes. » — « Oui , madame , que je lui répondis , je suis Picard , pour vous servir ainsi que ces dames , si j'en étais capable. » — « Comment vous appelle-t-on ? qu'elle me fit. » — « Blaise , madame. » Ça leur fit tant de plaisir que je m'appellasse Blaise , que toute la compagnie se mit à rire de plus belle ; et moi , enchanté de tant de bontés , je me mis à rire plus fort que toute la compagnie ensemble. . . La belle dame qui faisait tout son possible pour garder son sérieux , me dit en se pinçant les lèvres : « Où alliez-vous comme cela , monsieur Blaise ? » — « Madame , je vais voir la chasse du Roi. » — « L'avez-vous vu , le Roi ? » — « Non , madame , je n'ai pas l'honneur de le connaître. » — « Seriez-vous bien aise de le voir ? » — « Oui , madame ; et il y a long-temps que je l'aurions vu , si mon père ne me l'avait expressément défendu. » — « Votre père ? . . . pourquoi cela ? » — « Je n'en savons rien , madame ; mais il ne veut pas le voir , et il ne veut pas que nous le voyons non plus. » Là dessus toutes les dames se regardèrent du coin de l'œil. La belle dame me fit signe de m'asseoir au milieu du cercle , et le petit monsieur vint lui-même , bien poliment , m'apporter un verre de vin. Morgué ! quel vin ! je suis bien sûr que celui-là n'avait pas été fait en Picardie ! On me questionna sur notre père ; on me demanda son nom , et où il demeurerait ; ma fine , elles étaient si belles et le vin était si bon , que sans m'en apercevoir , je leur dis tout ce que je savais.

FLORETTE.

Tu n'as pas dû leur apprendre grand' chose. Oh ! si j'avais été à ta place , comme j'aurais parlé. . .

BLAISE.

Oh ! je m'en suis joliment tiré , va !

FLORETTE.

Enfin , ces belles Dames ? . . .

BLAISE.

Elles se parlèrent à l'oreille , mais elles ne rirent plus. La plus belle se leva ; toutes se levèrent aussi. Elle me

fit un petit geste d'amitié, toutes me le firent de même ; ce qui me fit penser que si elle m'avait baillé un soufflet, chacune aurait voulu m'en donner autant. Après ça, elles montèrent sur de beaux chevaux tout galonnés, et je m'en revins à la ferme, tout content de ce que j'avais vu et de ce que j'avais dit.

FLORETTE.

Que j'aurais donc voulu être avec toi ! non pas que je sois curieuse !... oh ! non, je ne le suis pas ; et cependant, voir les Dames de la Cour, cela me ferait bien plaisir... on en dit tant de belles choses !... Ce ne doit pas être des femmes comme les autres, n'est-ce pas Blaise ?

BLAISE.

Mais si..... c'était tout comme toi..... excepté les habits qui étaient plus brillants !.. mais, pour le reste... tu es jolie comme on l'est à la Cour, toi !... Tiens, Florette... mon père est aux champs, loin de la ferme ; il ne reviendra pas de sitôt... Si tu veux, nous irons voir si ces belles Dames ne sont pas revenues à la même place.

FLORETTE.

Ne perdons pas un instant.

BLAISE.

Pars toujours en avant ; il n'y a personne à la ferme, je vais fermer la porte.

FLORETTE.

Où, ferme la porte, je vais marcher bien doucement.
(*Florette entre en courant dans la forêt. On entend le cor.*)

SCÈNE III.

BLAISE, seul. (*Il va fermer la porte de la ferme.*)

BLAISE.

Il faut que le Roi aime diablement la chasse !... Depuis huit jours qu'il est au château, toute la forêt de Compiègne est sans-dessus-dessous. (*Il va pour sortir.*) Ah !

mon Dieu ! v'là de grands seigneurs, fermons bien vite toutes les portes de la ferme, pour qu'il ne leur prenne pas envie d'y rester. (*Il disparaît.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, LE COMTE D'ÉPREVAL, BLAISE,
dans la ferme; UN OFFICIER.

LE ROI, *au Comte, en entrant.*

Par Saint-Martin ! Comte d'Épreval, voilà qui passe la plaisanterie, et l'on ignore le nom du coupable ?

LE COMTE.

Oui, Sire ; mais vos lois veillent pour tous ; et j'espère qu'avant peu, l'outrage fait à mon nom sera réparé.

LE ROI.

Je l'espère comme vous, et ma faveur vous fera oublier les peines que votre fille nous fait éprouver. (*A l'officier.*) A-t-on trouvé la demeure de ce fermier extraordinaire ?

L'OFFICIER.

D'après les renseignements que nous avons pris, cette ferme doit être celle du laboureur Jean.

BLAISE, *reparaissant.*

Notre ferme !.. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Messieurs !

LE ROI, *bas au Comte.*

Au portrait que m'en a fait la Princesse, ce doit être là M. Blaise ! (*Haut.*) Nous avons chassé toute la journée, la fatigue nous accable, et nous voudrions nous reposer un instant dans votre ferme.

BLAISE.

Ah ! pour c' qu'est d' ça, cela ne se peut pas. Mon père ferait un beau train ! S'il savait tant seulement que je vous ai ouvert la porte.

LE ROI, *vivement.*

Je ne puis croire que votre père nous refuse l'hospitalité. Où est-il en ce moment, monsieur Blaise ?

BLAISE , *à part.*

Tiens , il me connaît ! (*haut.*) Il laboure, monsieur...
Comment que vous vous appelez ?

LE ROI.

Robert.

BLAISE.

Robert !.. c'est comme le Roi.

LE ROI.

Ne pourriez-vous aller lui dire que je desirerais lui
parler ?

BLAISE.

Ah bien ! oui !..il ne se dérangerait pas , et il me gron-
derait de vous avoir tant seulement adressé une parole !

LE ROI , *au Comte.*

On ne m'a pas trompé... Vive Dieu ! il pique ma
curiosité.

LE COMTE.

J'ignore par quel moyen nous parviendrons jusqu'à
lui... et nous voici dans une situation singulière !.. Le roi
de France et l'un de ses principaux officiers sollicitant ,
peut-être en vain , la présence d'un simple villageois.

LE ROI , *riant.*

Juste retour des choses de ce monde !... Hélas ! on a
peut-être plus d'une fois inutilement sollicité la nôtre.

BLAISE , *revenant.*

Jarni !.. dites donc , monsieur Robert , il me vient
une bonne idée !... j' vas dire à mon père que vous lui
apportez des nouvelles de mon frère... il viendra peut-
être !

LE ROI.

En effet , l'idée est excellente , monsieur Blaise !... et
que fait-il votre frère ?

BLAISE.

Il est officier au service du Roi , à Paris.

LE ROI.

Quel est son nom ?

BLAISE.

Il s'appelle Maurice.

LE ROI, *cherchant.*

Maurice !.. attendez. Je me souviens...

LE COMTE.

Sire, c'est un des plus braves officiers de votre armée. Il me fut présenté dans la dernière guerre. Maurice unit à toutes les vertus du soldat, les qualités séduisantes de l'homme de Cour:

LE ROI, *à Blaise.*

Allez, et ne perdez pas de temps; nous attendrons ici votre père, M. Blaise.

BLAISE.

Oui, monsieur Robert, je ne serai pas long-temps!

SCÈNE V.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI.

Je veux savoir ce que pense ce laboureur. Le soin qu'il met à fuir ma présence, et la défense qu'il a faite à ses enfans, tout cela cache un mystère que je dois approfondir.

LE COMTE.

Qu'importe à Votre Majesté l'opinion et les sentimens d'un simple laboureur?

LE ROI.

Mon cher Comte, ce simple laboureur fait partie de ma grande famille; il est du nombre de ceux dont le ciel m'a confié le bonheur, il m'est aussi proche parent que le premier gentilhomme de mon royaume. Ce paysan est, sans doute, victime de quelque erreur à laquelle je n'ai jamais songé; car, telle est la triste condition des princes de la terre. Le vulgaire nous blâme, il nous accuse, parce que nos volontés sont mal comprises ou mal interprétées; on nous appelle injustes... ingrats peut-être; et le ciel nous est témoin que nous n'avons jamais regardé la royauté que comme le pouvoir de faire le bien.

LE COMTE.

La France entière sait apprécier vos nobles vertus,

Sire! et la sagesse et la modération qui vous distinguent vous placeront au rang des plus grands Rois. D'autres auront fait briller leur règne de tout l'éclat de leur ambition ; vous aurez mis la splendeur du vôtre dans le triomphe des lois et de la vérité. (*On entend un cri dans la coulisse.*) Qu'entends-je ? (*Il remonte la scène.*) Une jeune fille accourt vers cette ferme ! et l'un des pages de Votre Majesté est à sa poursuite !

LE ROI.

L'un de mes pages!... et moi qui ne veux pas être connu!... Ce berceau peut nous servir de refuge!

SCENE VI.

Les Mêmes, ROGER, FLORETTE, *qui s'enfuit.*)

FLORETTE, *courant à la ferme.*

Blaise ! Blaise ! à mon secours !

ROGER,

Pourquoi me fuir ainsi, gentille hachelette, et que pouvez-vous redouter de moi ?

FLORETTE.

Allez-vous en ! allez-vous en ! je ne vous connais pas !

ROGER,

Eh bien ! faisons connaissance par un baiser ; je n'en demande qu'un seul !

FLORETTE.

Un baiser ?

ROGER.

Aimeriez-vous mieux m'en donner deux ? j'accepte !

FLORETTE.

N'approchez pas, Monsieur, n'approchez pas... ou j'appelle...

ROGER.

La belle résistance que vous faites là ; mais il faut capituler ; jamais rien ne résiste aux pages du Roi.

FLORETTE,

Je résisterais au Roi lui-même.

LE ROI, *à part, en riant.*

Par Saint-Michel, je voudrais bien voir cela.

ROGER.

Allons, allons, bachelette, villageoise ou bergère, nous sommes seuls, et j'aurai ce baiser; je le demande au nom du Roi!

FLORETTE, *à part.*

Au nom du Roi! J'ai entendu dire que ce nom est dans la loi, et qu'il faut toujours obéir: c'est bien embarrassant!

ROGER.

Vous consentez donc?...

(*Il s'approche pour l'embrasser.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, ENGUERRAND.

ENGUERRAND.

Eh bien! eh bien! seigneur Roger? y pensez-vous? en plein champ! à deux pas d'une ferme, presque sous les yeux du Roi?

LE ROI, *à part, riant.*

Il ne croit pas dire si vrai.

ENGUERRAND.

Est-ce là le fruit des conseils qu'on vous donne, et l'exemple que vous recevez chaque jour?...

LE ROI.

Vive Dieu!... je ne croyais pas avoir un page aussi sage que celui-là!

ENGUERRAND.

Ignorez-vous que le Roi veut, avant tout, que l'on respecte les paisibles habitans des campagnes?... Poursuivez, si vous le voulez, les dames de la Cour...

FLORETTE, *revenant de sa peur,*

Vous n'aurez peut-être pas tant de peine à les attraper,

ENGUERRAND.

C'est ce que je voulais dire! Roger, tandis que vous courez ici après cette jeune fille, le Roi, fatigué de la chasse, se dispose à revenir au château, et il m'a chargé de vous ordonner d'aller, sur-le-champ, l'attendre dans la grande avenue.

LE ROI, *riant, au Comte.*

Voilà un ordre auquel je n'avais pas encore songé.

ENGUERRAND.

Allez, monsieur, allez... Moi, je vais, non loin de cette ferme, remplir quelques intentions particulières de Sa Majesté.

LE ROI.

Mes intentions!...

ENGUERRAND.

J'espère être encore dans la grande avenue avant vous... Tant que je serai dans le corps respectable des pages, je me ferai une gloire de vous donner à tous l'exemple du zèle, de la sévérité et de la sagesse!..... Allez...

ROGER.

Le Roi l'ordonne; j'obéis (*à part.*) je saurai bien la retrouver.

LE ROI.

Voilà un page bien raisonnable! (*Roger sort.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, excepté ROGER.

ENGUERRAND.

Ma chère Florette!

LE ROI.

Ah! ah!

LE COMTE.

Voilà, en effet, un page bien rangé!

FLORETTE.

Si vous n'étiez arrivé, Seigneur Enguerrand, votre ami allait me prendre, en un moment, le baiser que je vous refuse depuis dix jours.

ENGUERRAND.

Eh! pourquoi me le refusez-vous!

FLORETTE, *à part.*

Je le sais bien moi, c'est qu'il ne l'a jamais demandé au nom du roi.

ENGUERRAND.

Enfin, je vois que je suis arrivé fort à propos... mais de peur que ce baiser ne m'échappe, vous allez enfin me le donner.

FLORETTE.

Non vraiment.

ENGUERRAND.

Vous ne m'aimez donc plus?

FLORETTE.

Ah! je vous aime plus que jamais, après le service que vous venez de me rendre.

ENGUERRAND.

Pourquoi me refuser ce que je vous demande?

FLORETTE.

Parce que je n'ose pas vous l'accorder.

ENGUERRAND.

Eh! bien, aimable Florette, laissez le moi prendre!

(*Il l'embrasse.*)

LE ROI, *sortant du berceau.*

Téméraire.

ENGUERRAND.

Ciel. (*Il s'esquive dans la forêt.*)

FLORETTE, *tremblante.*

Ah! mon Dieu!

SCENE IX.

LE ROI, LE COMTE, FLORETTE *effrayée.*

LE ROI, *à Florette, riant.*

Rassurez-vous, ma belle enfant, nous n'avons rien vu, ni rien entendu.

FLORETTE, *à part.*

Tant mieux. (*Haut.*) C'est que... voyez-vous... j'allais... j'étais... je... Ah! voilà mon père.

LE COMTE.

C'est sans doute le laboureur Jean.

LE ROI, *à part.*

Ah! je vais donc enfin le voir.

FLORETTE.

Dites-donc mes bons messieurs, puisque vous n'avez rien entendu, je puis être tranquille; vous ne lui direz rien, n'est-ce pas. Oh! le voici, comme il a l'air sévère; je me sauve, car il me semble que j'ai encore le baiser sur ma joue et qu'il peut le voir. (*Elle rentre.*)

SCENE X.

Les Mêmes, JEAN, BLAISE.

BLAISE, à son père, en lui montrant le roi.

Tenez, mon père, les v'là encore.

JEAN, *il s'approche, salue et remet son chapeau.*

Messieurs, votre serviteur... vous venez de Paris, m'a dit ce garçon.

LE ROI.

Oui, maître Jean, et nous vous apportons des nouvelles de votre fils Maurice.

JEAN.

Je vous remercie. . . (*A Florette qui est revenue sur la porte.*) Que fais-tu là ?

FLORETTE, tremblante.

Mon père..

JEAN.

Va-t-en.

(*Floretté rentre bien vite.*)

LE COMTE, bas au roi.

La douceur ne me paraît pas une des qualités de maître Jean.

BLAISE.

Mon père, si vous vouliez. . .

JEAN, à Blaise.

Rentre.

LE ROI.

Maître Jean, nous désirerions nous reposer un instant.

JEAN, montrant ses bancs.

Eh! bien, asseyez-vous.

LE COMTE, à part.

Il ne fait pas de cérémonie.

LE ROI.

Maître Jean, je vais vous parler de votre fils.

JEAN.

Ah! oui, de Maurice?.. Se conduit-il bien?

LE ROI.

Il est digne de vous.

JEAN.

C'est tout ce que je veux savoir. (*Appelant.*) Florette! (*Florette paraît vivement sur la porte.*)

FLORETTE.

Mon père.

JEAN.

Des fruits et du vin sous ce berceau.

LE COMTE, *bas au roi, en riant.*

Voilà du moins de la politesse.

Florette apporte du vin et des fruits qu'elle pose sur la table de pierre.

LE ROI.

Nous acceptons de bon cœur, et comme cela nous est offert, maître Jean; des chasseurs ont toujours bon appétit. (*Bas au comte.*) Nous parviendrons peut-être à le faire parler.

JEAN.

Servez-vous sous le même drapeau que mon fils?

LE ROI.

Oui, nous avons toujours suivi le même étendard.

JEAN.

Je vous en félicite.

LE COMTE.

Votre fils est un bon soldat.

JEAN.

Il est officier?

LE COMTE.

Je veux dire qu'il est brave, qu'il a de l'honneur.

JEAN.

Il est Français, messieurs.

LE ROI.

Il aime son roi.

JEAN.

Il ne fait que son devoir.

LE ROI, *regardant le comte.*

Son devoir.

JEAN.

Vraiment oui, son devoir ! cela paraît vous étonner.

LE COMTE.

Attaché à la garde du prince, il peut le voir à chaque instant du jour.

JEAN.

Ah !

LE ROI, *riant.*

Ce bonheur sans doute ne vous toucherait guère ? on dit que vous n'aimez pas le roi.

JEAN, *vivement.*

Oh ! je n'aime pas le roi ! (*Se découvrant et levant son verre.*) A sa santé, messieurs.

(*Ils trinquent, Blaise se découvre, Florette fait la révérence.*)

LE ROI, *à part.*

Cet homme est inconcevable.

LE COMTE.

C'est pourtant ce qu'on dit à la cour.

FLORETTE.

Blaise, on parle de mon père à la cour.

BLAISE.

Alors, on doit parler de moi qui suis son premier garçon de charrue.

JEAN.

Ah ! on dit que je n'aime pas le roi.

LE ROI.

On assure que vous défendez à vos enfans de chercher à le voir.

JEAN.

C'est vrai.

LE COMTE.

Comment conciliez-vous cette défense avec l'amour que tout Français doit avoir pour un si bon prince.

JEAN.

Tenez, vous ne me paraissez pas des seigneurs de la plus haute volée... je me sens à mon aise avec vous...

et d'ailleurs, quand on a trinqué ensemble on peut se parler.

LE ROI.

Ah! nous sommes des gens sans façon; parlez, parlez.

JEAN.

S'il faut vous l'avouer, j'ai la faiblesse de me croire autant que le roi.

LE ROI.

Vous, maître Jean?

JEAN.

Moi! s'il est roi de France, je suis roi de ma ferme; vous me direz que mon royaume est dans le sien, mais...

LE ROI.

Eh! bien, sire Jean, comment gouvernez-vous vos états.

JEAN.

J'imite le roi, messieurs; je fais du bien tant que je peux. (*Frappant sur la charrue qui est près du berceau.*) La voilà, messieurs, la cause première de mon bonheur et de ma fierté; depuis quarante ans que je suis cette charrue sur les sillons, elle m'a conduit de prospérités en prospérités... par elle j'ai forcé la terre à répondre à mes labeurs, par elle j'ai élevé ma nombreuse famille, soulagé les pauvres de ces campagnes, nourri l'état, mérité l'estime des autres et la mienne, par elle enfin je suis libre et satisfait de mon sort... la voilà!.. je ne la changerais pas pour le sceptre du Roi de France.

LE ROI, *lui frappant sur l'épaule.*

Sire Jean, n'oubliez pas ce que vous venez de dire là.

LE COMTE.

Mais il me semble que tout ce que vous venez de dire devrait plutôt vous rapprocher du roi que vous en éloigner.

JEAN.

Faut-il vous faire un autre aveu? cette cour qui le suit, cette majesté brillante qui l'environne, tout cela me fait peur.

Le Laboureur.

LE ROI, *riant*.

J'entends, vous craignez que sa majesté n'éclipse la vôtre ?

JEAN.

Non, non, ce n'est pas cela : si la couronne des rois répand un brillant éclat autour d'elle, les cheveux blancs qui couvrent la tête de celui qui nourrit l'état ont bien quelque splendeur aussi ! et si je voyais mon roi, je courberais mon front devant ses vertus encore plus que devant sa puissance. Mais puisqu'il faut tout vous dire, savez-vous, messieurs, pourquoi je défends à mes enfans de chercher à voir le prince lorsqu'il vient chasser dans nos forêts ?.. écoutez ce qui m'est arrivé : j'avais trois fils, je voulais rendre ma charrue héréditaire... Un jour les deux premiers virent le roi, et aussitôt ils jurèrent de mourir pour son service... le premier a tenu son serment... le second n'attend que l'occasion.

LE ROI, *à part*.

Combien je suis ému !

LE COMTE.

Ainsi, quand on cherche à persuader au Roi que vous ne l'aimez pas...

JEAN.

On le trompe !.. Tenez ; (*prenant le Roi à part*.) avec l'aide de la Providence, j'ai amassé dans mes sillons trente mille livres. (*montrant sa ferme*.)

LE ROI.

Trente mille livres !..

JEAN.

Elles sont là, en or... que le Roi les demande, elles sont à lui !... les laboureurs de ces cantons ont des ayeux comme vous pouvez en avoir, messieurs ; et sides guerres cruelles ont illustré votre épée ; la disette, la famine illustrèrent souvent notre charrue. Vos ancêtres défendaient l'Etat noblement et loyalement, les miens le nourrissent, mainte fois, du fruit de leurs généreux labours ; et si votre devise est *honneur et patrie* ! la mienne, messieurs ! c'est : *tout pour le Roi, tout pour la France* !

LE COMTE.

Eh quoi ! si le Roi vous demandait toute votre fortune?..

JEAN.

Ma fortune est à lui!.. cela vous étonne?.. tenez : il me reste un fils, il est l'espoir de mes vieux jours... (le montrant.) Le voilà , messieurs ; que le roi Robert le demande, mon fils ira se ranger sous ses drapeaux et répètera comme son père : Tout pour la France ! tout pour le Roi !... ce que je vous dis là, c'est entre nous, au moins !

LE ROI.

Oh ! rassurez-vous!.. ce n'est pas moi qui le dirai au Roi.

JEAN.

Ni moi non plus , je vous le jure ! car j'espère que je ne le verrai jamais. Grâce au ciel, les temps sont bons, la France prospère, et si dans ce moment le Roi n'a pas besoin de moi, je n'ai pas non plus besoin de lui... et nous voilà quittes.

SCENE XI.

Les Mêmes , un GARÇON DE FERME.

LE GARÇON DE FERME.

Maître Jean, maître Jean ! une lettre pour vous ; elle vient de Paris. (Il lui donne la lettre et sort.)

JEAN , *rappelant le Roi qui s'éloignait.*

Ah ! Seigneur ! un service en vaut un autre... avant de nous quitter, obligez-moi de lire cette lettre.

LE ROI , *prenant cette lettre et la remettant au Comte.*

Lisez, Comte.

JEAN , *au Roi tandis que le Comte décachète la lettre.*

Sériez-vous aussi heureux que moi ? je n'ai jamais su lire que dans la Bible et dans les ordonnances du Roi ?

LE COMTE.

Cette lettre est signée, Richard.

JEAN.

Richard ! c'est celui à qui j'ai recommandé mon fils.

Que peut-il donc m'écrire ? Lisez-moi cela couramment, si ça vous est possible.

LE COMTE, *lisant*.

« C'est avec regret, mon ami, que je vais vous affli-
ger... »

JEAN.

M'affliger !

LE COMTE, *continuant*.

« En vous annonçant la faute que vient de commet-
tre votre fils... »

JEAN.

Une faute ! (*au Roi*.) Vous me disiez qu'il était digne de moi !

LE ROI.

Oui, quand j'ai quitté Paris.

LE COMTE, *continuant*.

« Maurice vient de ternir la gloire qu'il s'était ac-
quise au champ d'honneur, par la plus coupable des
séductions. Il a ravi à sa famille la fille du comte d'E-
preval » (*s'interrompant*.)

Ma fille !

JEAN, BLAISE et FLORETTE.

Sa fille !

LE ROI.

La rencontre est singulière,

LE COMTE, *r'ouvrant la lettre vivement*.

Ma fille !... Elmance ! il se pourrait... (*lisant*.) « Les
ordres les plus sévères ont été donnés pour atteindre
le coupable, qui va chercher un refuge... »

JEAN, *lui reprenant vivement la lettre*.

Arrêtez ! c'est un secret que son père seul doit con-
naître.

LE COMTE.

Ah ! c'est vainement que l'on espère le soustraire à
ma vengeance ; les lois sont là pour punir son crime.

LE ROI.

Calmez-vous, mon vieil ami, justice vous sera ren-
due. (*bas*.) Adieu, monsieur Jean, croyez bien que je
partage votre douleur profonde ; le Roi, je l'espère, fera
tout pour l'adoucir.

JEAN.

Le Roi! le Roi pourra-t-il me rendre le fils que j'ai perdu?.. car je ne veux plus le voir!... non, je ne veux plus le revoir!...
(il rentre.)

LE ROI.

Vive Dieu! cet homme m'intéresse vivement; et je veux voir s'il est tel qu'il vient de se montrer à nos yeux..... Suivez-moi, d'Épreval, et comptez sur mon amitié pour vous faire oublier le coup affreux qui vient de vous frapper.
(Ils sortent.)

SCENE XII.

FLORETTE, BLAISE.

FLORETTE.

Oh! quel événement!... Dis donc, Blaise, qui aurait jamais dit ça d' mon frère, lui qui était officier?

BLAISE.

C'est justement pour ça; un officier! ça vous tourne si joyusement la tête d'une jeune fille. Avec ça que mon frère était gentil garçon... il avait un air de famille, il me ressemblait de profil.

FLORETTE.

Malheur à lui s'il se présente devant mon père!

BLAISE.

Il n'y a pas de risque; il n'osera jamais venir chercher un asile chez nous. Si j'étais à sa place...

SCENE XIII.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE.

Florette! Blaise!..

FLORETTE.

Ah! mon Dieu!

BLAISE.

C'est lui! c'est mon frère!

MAURICE.

Ma bonne sœur !

FLORETTE.

Mon frère ! *(ils s'embrassent.)*

BLAISE.

Chut !.. si mon père nous entendait...

MAURICE.

Mon père !

BLAISE.

Il sait tout.

MAURICE.

Je ne l'ignore pas. Je voulais qu'il connût mon secret avant de me présenter devant lui... Est-il bien irrité ?

FLORETTE.

Je ne l'ai jamais vu si en colère !

BLAISE.

Dame ! c'est la première fois qu'on enjeole une comtesse dans sa famille.

FLORETTE.

Tu l'épouseras au moins !

MAURICE.

Hélas ! ma sœur, il n'est plus d'espoir de bonheur !.. jamais les parens d'Elmance ne consentiront à me reconnaître pour fils !

BLAISE.

Ils sont donc bien difficiles ?

FLORETTE.

Tu es pourtant bien gentil !

MAURICE.

Il n'y a pas un instant à perdre, je veux me jeter aux genoux de mon père !.. Mon frère, va lui annoncer mon arrivée ; je n'ose me présenter d'abord devant lui...

BLAISE.

C'est ça ; tu veux qu'il passe sa première colère sur moi... Vas-y, Florette.

FLORETTE.

Allons-y tous les deux.

BLAISE.

À la bonne heure ! je ne crains rien avec toi ; marche devant.

FLORETTE , *l'entraînant.*

Viens donc ! *(Ils entrent dans la ferme.)*

SCÈNE XIV.

MAURICE , *seul.*

Je vais donc le voir, ce vieillard respectable et chéri!.. O mon père ! tu m'entendras, tu me pardonneras ; la colère du comte d'Épreval et toute la sévérité des lois ne m'épouvantent pas ; c'est ta malédiction seule que je crains... ta malédiction ! ah ! je l'ai méritée , puisque j'ai pu ternir la gloire que j'avais acquise au champ d'honneur , lorsque mon sang coulait pour le meilleur des Rois.

SCÈNE XV.

MAURICE , FLORETTE , ensuite BLAISE.

FLORETTE , *traversant le théâtre.*

Sauve-toi, Maurice, sauve-toi ; il est bien en colère !

BLAISE , *traversant aussi le théâtre.*

Sauve-toi, Maurice, sauve-toi ! il a brisé une chaise en entendant prononcer ton nom.

MAURICE.

N'importe , je l'attends !

Il se met à genoux en étendant les main vers la porte par laquelle son père doit entrer.

SCÈNE XVI.

JEAN , MAURICE.

JEAN.

Où est-il ? où est-il ?.. vient-il me braver encore ? *(il l'aperçoit.)* Maurice, relevez-vous , ce n'est pas la place d'un soldat.

MAURICE, *toujours à genoux.*
C'est celle d'un fils soumis et repentant.

JEAN.

Relevez-vous!

MAURICE.

Non, c'est à vos pieds...

JEAN.

Relevez-vous, vous dis-je... Richard m'écrit que vous venez chercher un refuge dans ma maison.

MAURICE.

Où pouvais-je espérer d'en trouver un plus sûr?

JEAN.

Il a du moins rendu justice à ton père!

MAURICE.

Mais ce n'est pas pour moi, mon père, que je viens embrasser vos genoux, c'est pour la compagne infortunée qui partage mon malheur!

JEAN.

Quelle est votre espérance?

MAURICE.

Que vous daignerez recevoir chez vous Elmance, votre fille.

JEAN.

Ma fille!

MAURICE.

Elle l'est, mon père; les nœuds qui m'unissent à elle sont à jamais indissolubles.

JEAN.

Insensé! peux-tu te flatter de faire consentir sa famille à ce qu'elle appelle son déshonneur?... Le comte d'Épreval ne respire que vengeance... le Roi lui-même voudra-t-il jamais approuver des liens...

MAURICE.

Le Roi, mon père! le Roi!.. ne connaissez-vous son indulgence et sa bonté?

JEAN.

Et moi, dois-je souscrire à mon malheur?

MAURICE.

Votre malheur!

JEAN.

Eh ! sans doute !.. Si je suis forcé de quitter ma char-
rue , on dira en me voyant passer : « C'est Jean , c'est
ce laboureur qui ne voulait pas voir la Cour ! L'ambiti-
tion l'a gagné comme les autres ; il a rougi de l'état de
son père !.. » N'est-ce pas , mon fils , que ce reproche
est affreux ?

MAURICE.

Vous accablez mon cœur !

JEAN.

Et comptes-tu pour rien les mépris de ta nouvelle
famille , de ta femme peut-être ?

MAURICE.

Arrêtez , mon père !.. connaissez mieux mon El-
mance et jugez votre fils. J'errais un jour sur les bords
de la Seine , et je regardais un frêle esquif dans lequel
plusieurs jeunes dames goûtaient le plaisir de la prome-
nade. Tout-à-coup cette embarcation heurte le tronc
d'un saule renversé dans les flots , et ceux qu'elle portait
disparaissent à mes yeux. Je m'élançai , j'ai le bonheur
d'arracher à une mort certaine l'une des infortunées
que les flots venaient d'engloutir. Tout le reste avait péri.
J'ignorais quelle était la personne que j'avais sauvée ; je
la portai mourante dans une ferme voisine ; et , pour dé-
rober à tous les yeux une action que chacun de nos sol-
dats eût fait à ma place , je voulus fuir ; mais elle fit
parler sa reconnaissance avec une éloquence si tendre ,
mais mon Elmance était si belle que l'amour triompha
de ma raison. Je suis coupable sans doute ; j'aurais dû
combattre , j'aurais dû vaincre le penchant qui m'en-
traînait vers Elmance lorsqu'elle m'eût fait connaître et
son rang et son nom. Mais je sentais mon âme ennoblie et
par vos vertus et par mes exploits ; je me crus digne d'elle ,
puisque le Roi m'avait jugé digne de le défendre... Et
quel cœur français , d'ailleurs , quel cœur sensible et gé-
néreux pourrait résister au double attrait des vertus et
de la beauté ?

JEAN.

Oui , mon fils , vous êtes coupable ; mais après tout ,
dans cette faute il y a de la vertu... Cette action coura-

geuse , cette femme arrachée des flots. . . quand le Roi saura. . . il aime le courage , lui ! il l'honore , il le récompense. . . il a raison , il a raison !. si les laboureurs sont la prospérité de l'Etat , les braves en sont toujours la gloire et l'honneur. . . Mon cher Maurice , mon fils !. jamais. . .

SCENE XVII.

Les Mêmes , UN GARÇON DE FERME.

LE GARÇON.

Maître Jean , maître Jean , voilà des Seigneurs de la Cour qui viennent vers la ferme !

JEAN.

Encore !. . . Mais , je pense. . . la lettre de Richard. . . ces étrangers. . . on te poursuit sans doute ; passe par la grange , entre dans la forêt et prends la route de Paris ; la maison de mon frère ontran t'offre un asile assuré.

MAURICE.

Mon père , mon respectable père !. .

JEAN.

Oui , ton père , toujours ton père !. . Embrasse-moi encore.

Il s'embrassent ; Maurice s'enveloppe dans son manteau et entre dans le forêt.

SCENE XVIII.

JEAN , FLORETTE , BLAISE.

JEAN , *appelant Florette et Blaise qui ont remonté la scène et qui regardent dans la forêt.*

Blaise ! Florette ! rentrez dans la maison.

BLAISE.

C'est que ce n'est pas un grand seigneur , mon père. C'est un petit monsieur tout doré !

FLORETTE.

C'est peut-être un page. Justement , mon père , c'est un page !. . c'est celui qui voulait m'embrasser au nom du Roi.

SCENE XIX.

Les Mêmes , ROGER.

ROGER.

Sire Jean , c'est une lettre de la main du Roi.

JEAN.

De la main du Roi !

BLAISE , *à part.*

Ça doit être écrit en lettres d'or !

JEAN , *prenant la lettre et la donnant à Blaise.*

Blaise , lis-moi cela.

BLAISE.

Oui , mon père. (*lisant.*) « Sire Jean , on m'a dit que
« vous aviez trente mille livres chez vous... »

FLORETTE.

Tiens , le Roi sait ça !

JEAN , *à part.*

Voyez-vous , voyez-vous les courtisans ! J'avais tant
prié ceux-ci de se taire. Du reste , s'il ne l'ont dit qu'au
Roi , c'est un petit malheur. (*à Blaise.*) Poursuis.

BLAISE , *lisant.*

« Trente mille livres chez vous , et qu'ils étaient à mon
service... »

JEAN.

C'est vrai !.. je ne m'en dédis pas... Après ?

BLAISE , *lisant.*

« Je les accepte... »

JEAN.

Heim ?

FLORETTE , *lisant par dessus l'épaule de son frère.*

« Je les accepte... »

JEAN *s'avance et regarde la lettre.*

« Je les accepte... »

BLAISE *prend en lui montrant les mots avec le doigt.*

Oh ! il y a : je les accepte. « Et je vous prie de me
« les envoyer sur-le-champ , par le page que je dépêche
« vers vous. » »

JEAN, *prenant la lettre des mains de son fils.*
Blaise !

BLAISE.

Mon père ?

JEAN.

Apporte ce coffre qui est dans ma chambre.

BLAISE.

Le coffre où il y a le magot, n'est-ce pas ?.. J'y vas,
mon père.

(Il entre dans la ferme.)

JEAN, *à part.*

Comme ces courtisans sont bavards ! et avec ça, puisque le roi a besoin de mon argent, je serais fâché qu'ils n'eussent point parlé. *(On apporte le coffre.) (au Page.)* Tenez, Seigneur, voici ce que le roi me fait l'honneur de me demander !... dites-lui que je voudrais en avoir davantage ; et que je le lui offrirais de bien bon cœur.

ROGER.

Sa majesté n'en doute pas ! *(aux Ecuyers.)* Suivez-moi, Messieurs.

BLAISE, *à part.*

Allons, voilà le magot qui s'en va !

JEAN.

Oui, oui, c'est là, toujours là ! tout pour le roi ! tout pour la France !

SCENE XX.

JEAN, BLAISE, FLORETTE.

BLAISE.

Quest-ce donc que nous allons devenir à présent, mon père ?

JEAN.

Nous travaillerons, mon enfant, te voilà dans l'âge de m'aider.

BLAISE.

Oh ça, c'est sûr : ce n'est pas pour me vanter, mais je commence à être un vigoureux gaillard... Nous amasserons un autre boursicot ; et puis... il faut espérer que le roi nous rendra un jour notre argent.

JEAN.

Oh ! ce n'est pas un prêt que j'entends lui faire , et s'il pouvait penser ...

FLORETTE , *accourant.*

Mon père , mon père , un autre page !

JEAN.

Encore !

FLORETTE , *à part.*

Pour cette fois , c'est le mien ! ... Oh ! comme le cœur me bat !

SCÈNE XXI.

Les Mêmes , ENGUERRAND.

ENGUERRAND.

Sire Jean , on a dit au roi que vous aviez un fils , et que vous le lui donneriez , s'il le demandait.

BLAISE.

Est-ce que le roi me voudrait , par hasard ?

ENGUERRAND.

Sa majesté qui n'a jamais trop de soldats , désire que vous lui envoyez à l'instant même le fils que vous lui offrez.

BLAISE.

Hein ! ...

JEAN.

Quoi ! le roi veut que je lui envoie le seul fils qui me reste ! l'appui de mes vieux jours ... le roi ! non , non , cela ne se peut pas.

BLAISE.

Et surtout pour me faire soldat ! ça ne se peut pas.

ENGUERRAND.

Eh quoi ! vous pourriez hésiter ? non , non , vous êtes Français comme nous , vous aimez le roi , comme l'aime votre père ; et vous viendrez vous ranger sous les drapeaux de l'honneur . Quelle gloire vous attend ! quel avenir se présente à vous ! Servir le prince et la patrie ! L'état de soldat est le premier état du monde .

BLAISE.

C'est possible ; mais celui de laboureur est le second ,

et je m'y tiens ; d'ailleurs mon père ne me laissera point partir.

JEAN.

Au contraire, tu partiras... Je l'ai dit, tout pour le roi ! tout pour la France ! et il n'y a pas à balancer. Le roi te demande, Blaise.

BLAISE.

Oui, mon père.

JEAN.

Eh bien, va servir le roi, le défendre et le garder.

BLAISE.

Mais...

JEAN.

Pars, et ne réplique pas.

BLAISE.

Je le veux bien, moi, mais je vous en avertis, il faudra quelqu'un pour me garder.

FLORETTE, *apportant un paquet.*

Tiens, Blaise, voilà ton paquet et ton bâton.

BLAISE.

Diantre ! comme elle est pressée, ma sœur !

FLORETTE.

Puisque tu vas servir notre bon roi... Je voudrais bien être à ta place !

BLAISE.

Jarni ! je voudrais bien être à la tienne.

FLORETTE.

Adieu, Blaise... M. le page, dites au roi que je lui recommande mon frère.

ENGUERRAND.

Par amour pour vous, je veillerai sur lui.

BLAISE.

Adieu, mon père.

JEAN, *l'embrassant.*

Adieu, fais bien ton devoir ; et surtout ne sois pas querelleur.

BLAISE.

Vous n'avez pas besoin de me recommander cela ! adieu.... Dites-donc, mon père, si je rencontre ce seigneur dece matin... je lui dirai que c'est un fier sournois. C'est lui qui est la cause de tout ça. Mais c'est égal ! quoi-

que je ne sois qu'un simple villageois, je ferai là-bas tout comme les autres, et je jure que je me battrai comme si je n'avais fait que cela toute ma vie. (*au Page.*) En avant, marche.

(*Il prend son sac, le met au bout d'un bâton qu'il pose sur son épaule et sort avec le page.*)

SCENE XXII.

JEAN, FLORETTE.

FLORETTE.

Mon père, mon père !.. ne vous affligez pas !.. Je suis là, moi... pour vous consoler... pour vous servir... Il faut espérer que le Roi ne m'enverra pas chercher !.. je n'irais pas d'abord. Oh ! ne vous chagrinez pas mon père !.. vous n'avez pas tout perdu !.. votre bon n fille vous reste !..

JEAN.

Chère enfant !.. eh bien ! qu'on me reproche maintenant... j'avais trois fils... je n'en ai plus... Si je parle jamais à un grand personnage... Mais après tout, puis-je les blâmer, et ne dois-je pas plutôt me féliciter d'avoir trouvé l'occasion de montrer au Roi tout mon amour. Que me veut-on encore ?

LE GARÇON DE FERME, *accourant.*

Maître Jean ! maître Jean ! le Roi lui-même et toute la cour qui viennent à la ferme. On dit que le Roi veut vous voir et vous parler.

JEAN et FLORETTE.

Le Roi !

JEAN.

A moi ! par quel prodige !

FLORETTE.

Ah ! tant mieux ! tant mieux, mon père, nous lui demanderons à ce bon prince, la grâce de mon frère !

ROGER, *annonçant.*

Le Roi !

SCENE XXIII.

Les Mêmes, LE ROI, LE COMTE, et toute la Cour.

JEAN, *regardant le Roi.*

Que vois-je ? c'était le Roi !

FLORETTE.

C'était le Roi !

LE ROI, *s'avançant.*

Sire Jean, on m'a dit que vous aviez une grâce à me demander ?

JEAN, *se jetant aux genoux du Roi.*

Oui, Sire, c'est la grâce de mon fils ?

LE ROI.

Relevez-vous!.. la justice a des droits que je ne puis violer, et votre fils lui appartient désormais !

JEAN.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

Il est arrêté, et on l'amène devant moi.

SCENE XVIII.

Les mêmes, MAURICE, *conduit par des gardes.*

LE ROI.

Approchez, jeune homme, on vous accuse d'un grand crime !

JEAN.

Oui, Sire, le crime est grand ; mais c'est un crime d'amour, et ceux-là peuvent se pardonner. D'ailleurs, Sire, je sais que la fille de monsieur le comte..

MAURICE.

Arrêtez, mon père ; Elmance est la vertu même... gardez-vous de l'accuser... C'est moi seul qui, par les pièges les plus criminels!..

FLORETTE.

Ce n'est pourtant pas ce que tu nous a dit ce matin !

MAURICE.

Ma sœur !

BLAISE, *resté jusqu'alors parmi la foule des courtisans, s'avance.*

C'est vrai ça, Sire... mon frère n'a pas séduit la demoiselle... c'est lui qui a été séduit... et puis ils se sont trouvés séduits réciproquement et mutuellement.

LE ROI, *au Comte.*

Comte d'Epreval, vous qui avez été si long-temps l'organe des lois... répondez... de quelle peine frappent-elles les ravisseurs ?

LE COMTE.

Sire, du bannissement perpétuel ! et l'honneur de ma maison demande une réparation éclatante. Plus le coupable fut comblé de vos bienfaits, Sire ! plus sa punition doit être exemplaire. C'est un père outragé qui la demande.

FLORETTE, *à part.*

Comme il est méchant donc !..

JEAN.

Le bannissement ! mon fils exilé de sa patrie !

LE ROI.

Maurice, répondez-moi avec la franchise du soldat : êtes-vous coupable ?

MAURICE.

Oui, Sire, je le suis.

LE ROI.

Redoutez la rigueur des lois ! (*avec bonté.*) pour vous, sire Jean, qui avez montré, en ce jour, un zèle si désintéressé et une fidélité si touchante, répondez sans crainte : préférez-vous toujours votre charrue au sceptre du Roi de France ?

JEAN.

Oui, Sire.

LE ROI.

Jean, ta charrue est utile, elle est honorable même, je me plais à l'avouer... mais, vive Dieu ! connais-tu bien le pouvoir du sceptre d'un Roi de France ? par lui je soulage aussi les malheureux... je fais mouvoir ces soldats qui veillent à la défense de la patrie... c'est à lui que je dois les bénédictions et l'amour de mes sujets... par lui enfin, quand le glaive des lois est suspendu sur

Le Laboureur.

une tête coupable, je puis faire grâce, et par St.-Michel!
je fais grâce à ton fils!

JEAN.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

D'Epreval, embrassez votre gendre dans le comte de
Montloverd.

LE COMTE et MAURICE.

Quoi? Sire!

LE ROI.

Cette illustre famille est éteinte; qu'elle renaisse au-
jourd'hui dans vos enfans! Jean, reprenez vos richesses,
ceci n'était qu'une épreuve. Les Rois de France ne dé-
pouillent pas leurs enfans... mais je garde votre second
fils... je veux l'avoir auprès de moi!

BLAISE.

Sire... certainement... (*à part.*) C'est décidé, le Roi
ne peut plus se passer de moi!

FLORETTE.

Que tu es heureux, Blaise, d'aller à la cour!

ENGUERRAND, *bas.*

Vous y viendrez aussi, aimable Florette, c'est moi
qui m'en charge.

FLORETTE, *avec une révérence.*

Je vous remercie d'avance de tout ce que vous ferez
pour moi, monsieur le page.

JEAN.

Sire, tous les cœurs des Français vous sont acquis de-
puis long-temps. Mais, s'il en était un seul qui refusât
encore de se ranger sous vos heureuses lois, daignez vous
montrer à lui, Sire; et en voyant vos nobles vertus, il
s'écriera comme moi : Tout pour le Roi! Tout pour la
France!

DIVERTISSEMENT (*).

UN GARÇON DE FERME.

Sire... tous les villageois de ces campagnes ont appris

(*) Toute la Comédie Française parût dans ce divertissement
pendant les trois premières représentations.

que Votre Majesté était à la ferme de maître Jean, et ils viennent vous supplier, Sire, d'accepter leurs hommages et leurs bouquets.

LE ROI.

Qu'ils approchent; je ne veux aujourd'hui être entouré que de mes enfans.

LE GARÇON DE FERME, *appelant.*

Hé... vous pouvez venir vous autres; le Roi le permet... il le permet... il m'a parlé, le Roi.

CHOEUR.

Air de la Visite.

Quel beau jour pour les Français,
Que notre âme est satisfaite;
Unissons pour cette fête
Nos chansons et nos bouquets.

MAD. TOUSEZ.

Sire, recevez ces fleurs
Qu'offre la reconnaissance;
Vous d'avez aimer leurs couleurs,
Car ce sont des fleurs de France.
Quel beau jour, etc.

MAD. HERVEY.

Pour les laboureurs, dit-on,
Vous avez maint' préférence;
Sire, vous avez raison,
Car ils nourrissent la France.
Quel beau jour, etc.

MAD. BONNARD.

Par les plus nobles travaux
Vous nous rendez l'abondance;
Sire, les fruits les plus beaux
Sont ceux que donne la France!
Quel beau jour, etc.

M. FAURE.

Sire, dans nos vœux toujours
J' demande à la Providence
D' vous accorder de longs jours,
C'est le bonheur de la France!
Quel beau jour, etc.

Mlle. THÉNARD.

A vot' fête un doux lien
Unit cent jeunes filles, je pense;
Ma foi, Sire, vous faites bien,
C'est travailler pour la France.
Quel beau jour, etc.

Mlle. DUPONT.

Sire, vos nobles souhaits
Recevront leur récompense,
Car l'union des Français
Est le salut de la France !
Quel beau jour, etc.

Mad. MENJAUD.

Tromper la beauté par fois,
Mais, dans sa noble constance,
Etre fidèle à ses Rois,
Voilà les amours de France !
Quel beau jour, etc.

Mlle. MANTE.

Adoucissant tous les maux
Qui pèsent sur l'indigence,
L'héroïne de Bordeaux
Est l'ange de notre France.
Quel beau jour, etc.

Mlle. DUPUIS.

Chantons ce royal enfant,
Présent de la Providence,
Il est pour nous le garant
Des heureux jours de la France !
Quel beau jour, etc.

Mad. PARADOL.

Quand l'industrie et les arts
Nous ramènent l'abondance,
Sous ses nobles étendarts
L'armée illustre la France.
Quel beau jour, etc.

M. MONROSE.

Dieu ! quel destin sans égal
Me prépare ma vaillance ;
Je deviendrai caporal
Ou bien maréchal de France.
Quel beau jour, etc.

Mlle. MARS, *au public.*

R'cevez ici nos bouquets,
Ils vous sont bien dus, je pense,
C'est la fête des Français
Que celle d'un Roi de France !
Quel beau jour, etc.

FIN.